

JALONS POUR UN DIALOGUE

« SCIENCE ET SPIRITUEL »

Il peut sembler un peu étrange, étant donné l'histoire de la pensée occidentale, de consacrer un article aux rapports entre la science et la spiritualité – tout du moins, de la science comme l'envisagent encore beaucoup de ceux qui la pratiquent de nos jours quand ils ne sont pas engagés dans des recherches « de pointe » : il suffit de se rappeler à ce propos le livre du professeur Jacques Monod, ce livre qui avait fait tant de bruit à son époque, *Le Hasard et la nécessité*, dont on n'a pas fini de mettre à jour tous les pré-supposés métaphysiques, pré-supposés qui sont encore tellement et si communément partagés aujourd'hui !.

L'un des buts avoués de la science, pour ne pas dire son idéal, dans cette perspective que j'oserai appeler « scientifique », était de pouvoir répondre à terme à toutes les questions : la philosophie et, plus largement, toute interrogation d'ordre métaphysique ou spirituel, devaient donc en devenir sans objet. Bien entendu, il ne s'agissait là que d'une vue que je qualifierai de "moderne", dans la mesure où, jusqu'au XVIII^e siècle, la science et le spirituel n'étaient pas séparés par ce fossé auquel nous nous sommes si bien habitués. Il est même au contraire courant de rencontrer autrefois de très grands savants qui poursuivaient *aussi* une réflexion théologique ou spirituelle très avancée. Je n'en donnerai que deux exemples qu'on ne cite généralement pas, tant cela heurte l'opinion reçue : Johannes Kepler, d'abord, qui termine l'un de ses plus grands livres, les *Harmonices mundi* (texte en réalité fondateur de toute l'astronomie et de la

physique modernes par l'édiction de lois mathématiquement exprimées), dans un véritable hymne au Créateur. Le second nom qui me vient sous la plume est celui du grand Isaac Newton, qui, bien au-delà du « premier penseur positiviste » qu'on a voulu en faire, était non seulement alchimiste, mais, tout autant, un théologien pour qui la « philosophie naturelle » se résolvait sous le chef de l'existence de Dieu (la malle de ses manuscrits non publiés, achetée en son temps par lord Keynes, en porte largement le témoignage). Pour quelqu'un qui connaît un tout petit peu les écrits théologiques et « ésotériques » de Newton, les pratiques qui l'ont amené à sa grande idée de la gravitation universelle montrent en effet que c'est bien cela qui est en question (ce que suspectaient fort, comme Huyghens, les savants du continent), et que, lorsqu'il refuse de répondre à ses détracteurs quant à l'origine de la force de gravitation, c'est parce que, « scientifiquement », il ne peut pas répondre : "A l'évidence, c'est Dieu". Relisons simplement à ce sujet le *Scholium generale* de ses *Principia mathematica*, et on aura vite fait de s'apercevoir que c'est précisément induit par cette phrase que l'on s'empresse d'habitude de mécomprendre, à savoir son fameux « *hypotheses non fingo (Je ne fais pas d'hypothèses)*. »

Et souvenons-nous de l'exclamation du même lord Keynes lorsqu'il prit connaissance du contenu de la fameuse malle : on croyait que Newton était le premier des « rationalistes » (Tiens ! tiens ! Les autres ne l'étaient donc pas ?), mais on doit se rendre à l'évidence, c'était le « dernier des Babyloniens ! »

Nous nous sommes pourtant retrouvés par la suite, et pour des motifs idéologiques évidents, devant un fossé, pour ne pas dire en proie à une guerre ouverte entre science et spiritualité. Et c'est peut-être l'une des marques de notre époque de devoir constater que cette problématique, qui avait semblé si massive, se renouvelle aujourd'hui, et qu'éventuellement, il est possible de renouer un dialogue entre ces

deux domaines de l'esprit – sans tomber non plus dans le pseudo-angélisme dont on nous abreuve trop facilement, et qui tendrait à montrer que, sous deux faces différentes, la science et la spiritualité nous diraient à peu près la même chose : le dialogue ne signifie bien sûr pas la confusion d'esprit et il n'est certes pas question pour moi d'équivaloir chacun de ces domaines.... Il me semble en effet que le mot *dialogue* entraîne que chacun existe dans sa spécificité, mais que l'on peut mettre à jour une éventuelle dialectique entre les deux attitudes.

Ce mot suppose aussi le renoncement de la science à pouvoir répondre de tout et à la prétention de vouloir se passer de toute autre activité de réflexion (pourra-t-elle jamais répondre à la question bien connue : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » - puisque, pour seulement exister, la science a justement besoin qu'il y ait quelque chose... ?) - de même que, symétriquement, le renoncement à ce que j'appellerai un certain dogmatisme spirituel, c'est-à-dire le fait d'admettre par les religieux que la science a éventuellement quelque chose à leur dire, qu'elle peut leur permettre de progresser et d'approfondir leur propre méditation sans tout de suite sauter à des conclusions trop hâtives (le « Big bang », par exemple, ne saurait être compris comme la démonstration de la création divine, ainsi que Rome, à l'époque, en avait un peu hâtivement tiré la conclusion...)

Je voudrais simplement ajouter deux choses afin de clarifier le problème et d'en finir une fois pour toutes avec les coquecigrues. La première, c'est à propos de ce qu'on appelle « l'affaire Galilée ». On prétend généralement que c'est par elle que s'est manifestée pour la première fois au grand jour la rupture entre la science et la religion. Or, je voudrais faire ressortir que l'affaire Galilée, telle qu'on nous la présente d'habitude, est une invention du XIXe siècle ; c'est le résultat

de la rêverie d'un certain scientisme romantique. Lorsque l'on étudie en effet les documents de l'époque, on a vite fait de s'apercevoir que Galilée, en tant que scientifique, n'a pas été réellement condamné par l'Église. Ce contre quoi cette dernière s'est élevée (et je suis moi-même sorti du sein de l'Église il y a longtemps : mon discours n'est donc pas celui d'un « fidèle »), c'est davantage son opposition à un pape qui l'avait toujours protégé et son propos « méta-scientifique » dans son écrit sur les *Deux Conceptions du monde*. Souvenons-nous du cardinal Bellarmine qui lui objecte que, s'il a raison, il doit encore le démontrer – ce que Galilée, en son temps, est bien incapable de faire. La seconde remarque concerne le concept de finalité dont la science prétend s'être débarrassée : pourtant, quand la biologie nous parle de « téléologie », ou plutôt, plus prudemment, de « téléonomie » - si on prend la peine de traduire ces mots très savants, nous devons bien constater que nous nous trouvons en pleine finalité. Il suffit de remonter aux racines grecques pour s'en apercevoir – et je me permettrai d'avancer qu'il serait peut-être bon, pour l'instauration d'un vrai dialogue, que certains scientifiques aient quelques notions de philosophie, ou tout au moins de la plus simple des philologies, et qu'ils sauraient par exemple que ce qu'Aristote appelle une cause finale n'a rien à voir avec une cause originelle. Malheureusement, ils croient trop souvent qu'il s'agit de la même chose... et ne parlons même pas de cause formelle !

La seconde chose, c'est ce que je qualifierai (trop ?) rapidement de paresse de l'esprit, en rappelant à ce sujet la mise en garde qui avait été émise par Von Neumann, l'un des pères de l'électronique et donc de l'informatique modernes - qui, dans l'une de ses conférences prononcée à Londres en 1938, avait en gros déclaré d'une manière quasiment prophétique : « Les machines que nous allons bientôt construire (c'est-à-dire les ordinateurs), vont être

élaborées à partir de notre esprit et vont donc lui ressembler. Il faut bien faire attention à ce qu'un jour, saisis par leur puissance, nous n'en venions à penser que c'est le cerveau qui est construit comme un ordinateur ! » Cet appel me semble tout à fait passionnant dans la mesure où l'on y voit comme à vif l'une des dérives possibles de l'esprit scientifique qui, pour se constituer, opère une réduction mais l'oublie aussitôt et, à partir de là, au lieu de nous présenter ce que, reprenant l'expression à Niels Bohr, il faut bien appeler des *modèles*, prétend tout uniment nous dire comment « est » la réalité.

La difficulté du dialogue entre la science et la spiritualité tient peut-être à cette fausse représentation de la science qui s'est imposée, à l'oubli de sa propre histoire et des conditions dans lesquelles elle se construit et se produit.

Je vais maintenant donner des verges pour me faire battre en évoquant le malheureux problème du darwinisme social, dont on se rappelle peut-être comme il a pollué en son temps toute possibilité du dialogue que je voudrais promouvoir. On sait bien aujourd'hui, d'un point de vue collectif, que cette théorie a constitué l'une des grandes dérives de la science et s'est directement opposée à toute spiritualité : outre le fait que sa condamnation relevait de la morale politique, c'est-à-dire d'un champ où la spiritualité, avouée ou non, avait peut-être son mot à dire, on relève vite, lorsqu'on lit les travaux préparatoires de Darwin, à quel point il avait été influencé par les idées de Malthus - puisque son hypothèse de l'évolution s'appuie en grande partie sur l'idéologie prônée par ce dernier. Bien que je ne croie d'aucune manière que le darwinisme social eût eu raison, il m'apparaît néanmoins que, à son époque, et étant donné l'état des connaissances d'alors, il avait quelques raisons d'exister. La science ne doit-elle pas, parfois, se livrer à un certain travail d'« épuration » ? Et si j'en reviens à la notion de « modèle », cela suppose, par rapport à ce que

Kant appelait la « chose en soi » (*das ding in sich*), qu'il y a quelque chose qui est de l'ordre de l'inconnaissable - ou plus exactement, que quelque chose échappe de toute façon à notre saisie intellectuelle, et que tout ce que nous disons relève toujours de l'ordre de la représentation.

La question me semble importante parce que, actuellement, on voit bien comme on doit se réclamer de la science pour acquérir une légitimité sociale. C'est ainsi qu'on entend beaucoup parler de sciences humaines. Or, comme je suis aussi écrivain et que je prends les mots au sérieux, s'il y a des sciences humaines, cela voudrait dire *stricto sensu* que les autres sont inhumaines. De même que, lorsqu'on parle de sciences dures, c'est que les autres seraient molles. Or, si le langage trahit certaines choses en les révélant (et je pense qu'il existe aussi ce que Jacques Lacan aurait peut-être appelé un « inconscient de la langue »), il ne peut à strictement parler exister aucune "science de la psychologie" - et encore moins de "science du spirituel", dans la mesure où, à ce que je crois, toute expérience psychologique profonde débouche sur du spirituel, sans pourtant confondre leurs champs, mais en tentant beaucoup plus de les articuler l'un à l'autre : si l'on prend les mots au sérieux, le spirituel désigne dès lors un phénomène d'individuation, c'est-à-dire la façon dont se tisse le rapport particulier qu'entretient une personne singulière avec ce qui la dépasse et la « transcende » de partout. Et de ce point de vue, les penseurs les plus rigoureux (et je pense particulièrement à quelqu'un comme Henry Corbin), ont affirmé que, s'il y avait une « science du spirituel », ce ne pourrait être qu'une « science du singulier ». Une science du singulier... Il est bien évident que l'on parle là de tout autre chose que de ce que l'on désigne d'habitude par le mot « science » - celle-ci se définissant, déjà selon l'assertion d'Aristote, par le fait qu'il n'en est que du général.

Le débat serait sans doute éclairé si l'on se mettait ainsi déjà d'accord sur le sens que l'on prête aux termes usités - et il me semble dans cette perspective que la spiritualité a très peu à gagner, mais très certainement beaucoup à perdre, à vouloir se prétendre relever de quelque sorte de science que ce soit.

Il n'en reste pas moins dès lors, et en reprenant à mon compte les distinctions introduites en son temps par Stephen Jay Gould, que la science et la spiritualité peuvent et doivent discuter en s'éclairant mutuellement, même si leurs visées sont intrinsèquement différentes. Comme il a été avancé voici déjà bien longtemps : « Nous ne sommes pas *de* ce monde, mais nous sommes *dans* ce monde » - et nous devons donc chercher à toute force comment tenir les deux bouts de la chaîne...

D'autant que, ne l'oublions pas, la science n'est jamais achevée. Il suffit de comparer de ce point de vue l'état de la science à la fin du XIXe siècle, et celui de la science actuelle : rappelons-nous par exemple les déclarations de Lord Kelvin à son époque, avançant que la science était quasiment « bouclée » (à quelques petites brouilles près, d'où allait précisément surgir plus tard la révolution quantique), et que, dans le demi siècle qui allait suivre, on aurait tout expliqué... Aujourd'hui, si l'on s'adresse aux physiciens de la relativité ou à ceux des particules, on voit comme ils soutiennent dans chaque camp une théorie exclusive de l'autre - tout en sachant pertinemment (mais est-ce au même « niveau » ?) qu'elles sont toutes les deux vraies, et sans que, pour l'instant, on ait aucune idée de la manière dont on pourrait les unifier (il y a beaucoup de recherches à ce sujet, mais avec l'avantage inestimable de ne pouvoir être vérifiées par l'expérience...). Il est ainsi des époques de pseudo-universalité qui,

historiquement, se révèlent comme des époques d'illusion - c'est-à-dire, de ces moments où l'on a cru que la science allait être finie, jusqu'à ce qu'elle se relance elle-même dans l'exploration de l'infinie richesse de la réalité : jusqu'à la récente « théorie du Tout » (*everything theory*) qui s'est révélée être un leurre, comme si tout l'univers pouvait être expliqué par une seule équation initiale !

Mais je dois aussitôt ajouter : n'est-ce pas un mirage auquel les humains ont tant envie de croire ? Jusques, et y compris dans le domaine spirituel ? Puisque, finalement, c'est le mystère même auquel l'homme s'est heurté dès ses origines.... Du point de vue religieux, et plus largement, spirituel, c'est le défi auquel il s'est toujours trouvé confronté, lui apportant les réponses qui lui semblaient les meilleures selon ses convictions intimes, selon son époque et les conditions dans lesquelles il vivait. La question que j'aimerais poser à ce sujet est la suivante : il y a, nous dit-on, de l'Inconnaissable – et je pense que, en toute rationalité, nous devons bien reconnaître l'existence de cet Inconnaissable. Mais suffit-il de dire que nous reconnaissons tous cet Inconnaissable, pour pouvoir affirmer ensuite qu'il est le même pour tout le monde ? Est-ce que ce que la Kabbale appelle l' *Einsof*, ce que maître Eckhart appelle la *Deitas* ou le *Grundlos*, ce que le bouddhisme appelle le *nirvana*, c'est réellement la même chose ? Au fond, si c'est vraiment inconnaissable, nous n'en savons absolument rien, et dire que cet Inconnaissable est le même pour tout le monde relève d'une prise de position exorbitante par rapport à notre inconnaissance première (Si l'on veut penser sérieusement, une homologie de structures n'entraîne en rien, *de facto*, une homologie des réalités ainsi désignées...) Toute spiritualité, de ce point de vue, n'est-elle qu'un mode de manifestation du même Réel qui serait notre condition de possibilité ? Pourquoi pas, en effet ? Mais avouons que

nous n'en savons absolument rien si, du moins, le terme « inconnaissable » a véritablement un sens...

On le voit, un véritable dialogue entre science et spiritualité exige que beaucoup de lumière soit apportée sur les concepts dont on se sert, qu'on les nettoie de toutes nos projections ou de nos envies (même les plus apparemment légitimes), et qu'on veuille bien s'évader des raccourcis de pensée qui nous marquent tant aujourd'hui...

Michel Cazenave – février 2014